

# Typographie, pertes et apports

Nombreux sont les auteurs qui ont chanté les louanges de la typographie. Certains l'ont considérée comme une invention majeure, source de la Connaissance, d'autres ont voulu diviniser Gutenberg le considérant comme le grand apôtre des libertés du monde, d'autres encore y ont consacré leur vie. Plus d'un millier de livres ont été écrits sur le sujet, de l'humble manuel au plus prestigieux des ouvrages. Aussi élogieux soient-ils, peu d'entre eux traitent de la typographie ordinaire, celle que l'on rencontre dans notre quotidien, celle des textes courants... Cette typographie banale évidente qui appartient à tous et qui, petit à petit change, évolue, s'enrichie et se dégrade.

N'ayant jamais quitté le monde du plomb, je ne comprends pas tout mais ce que je vois, me navre ou m'enchant. Je m'extasie devant la créativité de certains graffitis, véritables œuvres graphiques et m'insurge devant une couverture de magazine sans équilibre et sans contraste. Dans les années 60, un *culus*\* aurait fait mieux.

Puisque tout un chacun est devenu typographe malgré lui, on peut se demander ce que l'humanité a perdu avec la disparition du plomb et ce qu'elle a gagné avec l'informatisation. Si l'on compare les deux techniques, il est évident que les technologies actuelles sont beaucoup plus simples. Voici dix points de comparaison :

***La typographie au plomb était lourde, encombrante, lente, malsaine (poussières, lourdes charges, saturnisme), limitée en quantité et en choix de caractères.***

*L'informatisation a supprimé toutes limites. Quant à la place nécessaire, quelques mètres carrés sont suffisants et les choix sans limite.*

\* **Culus** : terme par lequel on désignait les apprentis compositeurs de première année qui circulaient d'ateliers en ateliers. Ils faisaient leur *circulus*. Synonymes : attrape-science ou élèves. Le mot arpète n'appartient pas au vocabulaire typographique.

***Le plomb nécessitait un calibrage précis du volume de texte avant d'entreprendre la composition. Tout devait être prévu dans les moindres détails faute de quoi le travail était à recommencer entièrement. Pour cela, il y avait des maquettistes, des préparateurs de copie, des correcteurs qui vérifiaient de multiples épreuves avant que le bon à tirer soit signé.***

*D'un simple clic, l'informatique permet à tout moment de tout modifier.*

***Les caractères étaient figés dans leur taille et leur forme. On ne pouvait que les écarter les uns des autres dans le cas de rectification d'approches.***

*L'informatique permet de modifier les approches en plus ou en moins, voire d'incliner, d'élargir, de resserrer, d'engraisser le dessin des lettres sans limite.*

***Le plomb nécessitait des spécialistes et de longs apprentissages : deviseur, maquettiste, préparateur, opérateur linotypiste, claviste monotypiste, fondeur monotypiste, supriste, ludlowiste, compositeur typographe, correcteur, correcteur, metteur en pages, imposeur... Sans compter les métiers liés à l'entretien et au réglage des composeuses-fondeuses de même que tous les professionnels des entreprises de fonderie de caractères.***

*Un infographiste remplace une vingtaine de professionnels et est formé en deux années à peine.*

***Les compositions imprimées devaient être conservées avant leur distribution ou leur refonte pour un éventuel tirage ou des mise à jour.***

*L'informatique conserve toutes les données qui sont modifiables à tout moment.*

***En plomb, la mise en page s'effectuait à partir d'éléments provenant de différentes sources : Linotype, Monotype, Ludlow, Composition manuelle. Ces éléments étaient regroupés par sortes : titres, sous-titres, titres courants, notes, légendes, folios. Leur mise en ordre est faite par le metteur en pages.***

*Informatisés, ces éléments sont mis en place automatiquement au fur et à mesure de l'avancement de la composition.*

***En plomb, les blancs étaient composés (fin d'alinéa) de même que tous les autres blancs : interlignage, fin de pages creuses, même les pages blanches étaient composées....***

*En informatique, c'est automatique.*

***En plomb, l'imposition était manuelle, tout devait être calculé : fausses doubles, chasse du papier, blancs d'empagement.***

*En informatique tout est géré automatiquement.*

***En plomb, il fallait relire à chacun des stades d'avancement du travail.***

*En informatique les logiciels corrigent une grande partie des erreurs : fautes d'usage, coquilles...*

***En plomb, après l'impression, il fallait nettoyer le matériel et le remettre à sa place initiale : désossage, distribution, refonte en triant les différents alliages...***

*En informatique, ces tâches n'existent pas.*

À la lecture des dix points évoqués ci-dessus – qui sont loin d'être exhaustifs – on peut se rendre compte que l'informatisation de la composition typographique a considérablement simplifié le traitement des textes. Le matériel est peu onéreux, d'une utilisation simple et tout le monde – ou presque – en possède. Chacun peut enfin s'exprimer librement maîtriser la présentation de ses textes sans être contredit par des censeurs se référant à des normes, des règles et des codes. Si certains esthètes considèrent la typographie comme un art, c'est avant tout un savoir faire doublé d'un savoir être, encadrés par des règles et des traditions.

Sans passé, sans tradition, sans règles, la technologie dirige, gouverne, impose, envahit le monde entier sans distinction. Pour la typographie c'est une forme d'autodafé. On commence par brûler les livres avant de tuer les hommes en supprimant leur faculté de penser librement. Comme l'autodafé n'est pas politiquement correct, on ne brûle pas, on numérise les livres, on « désherbe » les

bibliothèques, on recycle le papier et les traces s'effacent comme disparaissent les ondes émises par le jet du pavé dans la mare.

Invisibles, bien plus légers que le plomb, sournoisement, insidieusement, les électrons envahissent le monde de la composition mais, malgré tous les avantages des logiciels, le typo d'hier comme l'infographiste ne sont restés que des hommes, des « chercheurs » : « Où est passé ce fichier ? » « Quelle est la bonne version ? » « Qui l'a déplacé ? ». Résultat : il manque une ligne, il y a un doublon, un bourdon ou bien encore un paragraphe venu d'un autre fichier. C'est une des conséquences de l'intrusion humaine dans un monde de robots. Sans lui, tout irait bien mieux...

Une nouvelle ère s'offre à nous. En nous libérant des contraintes de la matière plomb, les technologies numériques nous ont dégagé de toutes les tâches ingrates qui faisaient l'essentiel du métier : tableaux, alignements, horaires, tarifs, habillages... Seule reste l'âme véritable de la typographie : la mise en scène du texte en gardant présent à l'esprit que la typographie est avant tout un vecteur de communication collectif. L'ensemble des règles et des méthodes jadis utilisées dans la typographie tendait vers l'universalité, c'est-à-dire vers la compréhension par le plus grand nombre.

Cette ère qui s'ouvre à nous peut voir mourir ou renaître notre typographie. Elle peut devenir foisonnante, utile en assurant ses fonctions premières : transmettre la pensée d'un auteur ou un message avec le plus de pertinence possible, ou bien tomber dans l'oubli ; infime parcelle dans l'univers médiatique. En effet, si durant plus de quatre siècles elle a été le seul vecteur de transmission, elle n'est plus qu'un moyen parmi d'autres tout aussi performants. Pourtant, compte tenu de son expérience en matière de communication, elle devrait servir, améliorer ou au moins partager avec les moyens dits modernes. Pour s'en convaincre, il n'y a qu'à tenter de lire les génériques de films ou de déchiffrer les plaques de rues, hors de la portée du regard, sans accents ni divisions. Et que dire des abréviations ou des formulaires administratifs abscons. Sur les écrans, où qu'ils soient, c'est pire encore : langage approximatif, erreurs de noms, de dates, contresens... Quant aux informations, mieux vaut ne pas s'y fier.

Le rôle social et l'aspect de la typographie ne sont jamais que le reflet de la société dans laquelle elle se développe : rigoureuse durant la Révolution, mécanique au début de l'ère industrielle, romantique, expressive... Elle est aujourd'hui « asexuée », sans style, sans âme, puisque les techniques actuelles exacerbent l'individualisme. Voulant être considéré, reconnu, exister, chacun est abusé par la machine qui lui laisse s'approprier ce qu'il ne maîtrise pas. Ainsi, la pensée qu'il souhaitait exprimer est détournée du but espéré.

En quittant l'atelier, en se démocratisant, la typographie est devenue à la fois populaire et élitiste. Entre les mains de tous, elle est aussi un sujet d'études, objet de thèses, de réflexions. Elle a regagné l'Université dont on l'avait chassée alors que les *suppôts de l'Université de Paris*\* ont disparu. Jusqu'au ministère de la Culture qui possède une délégation aux arts plastiques comprenant un département de Graphisme d'utilité publique... Malgré tout le travail de grands intellectuels, la perte des connaissances élémentaires continue de croître.

En matière de typographie, chaque langue possède ses propres règles, ses conventions, ses usages qui sont le reflet d'une communauté linguistique. Si ces particularités disparaissaient nous irions vers une dissolution des formes et des êtres. Pour ne pas que notre civilisation disparaisse, les autorités des pays qui ont l'usage de la langue française en commun devraient s'unir afin que des règles de lisibilité spécifiques soient enseignées dès le plus jeune âge.

Quelle autorité prendra ce problème en charge ? Bel exercice de communication en perspective ! Attention toutefois car le pouvoir est entre les mains de tous et de personne. Un petit génie de l'informatique quelque peu facétieux et c'est le chaos, un bug mondial, une immense panne d'électricité... Alors, ne resteront que des textes imprimés en typo sur des papiers traditionnels.

\* **Suppôts de l'Université de Paris** : titre par lequel étaient désignés les compositeurs typographes.

Orléans, le vendredi 16 août 2013

Frédéric Tachot